

Le bon Larron ne devient-il pas, en une heure, un grand et admirable saint ? Les Juifs, appelés à la foi depuis tant de siècles ne cédèrent-ils pas aux gentils le premier rang dont ils déchurent par leur incrédulité ? *Ainsi les derniers seront les premiers et les premiers seront les derniers* <sup>1</sup>.

Et cette Parabole qui s'explique de chaque homme en particulier, des différents âges de sa vie et des appels successifs de la grâce, peut s'entendre de l'histoire entière du genre humain. Durant l'enfance de l'humanité Dieu l'appelle au salut par les révélations primitives De Noé à Moïse, des Patriarches à la Loi Écrite, nouvelles grâces, nouveaux appels. De Moïse à Jésus-Christ les Prophètes ne cessent de convier Israël, et, par Israël les nations, à la connaissance de Dieu et à la pratique de la vertu. Jésus-Christ paraît et jusqu'à la fin de monde par Lui et par son Église il ne cessera de dire aux hommes : « allez vous aussi à ma vigne ».

### LA RÉSURRECTION DE LAZARE

I. — C'est dans la Pérée que le Sauveur donnait ces enseignements ; c'est dans la Pérée aussi qu'il reçut d'une famille tendrement aimée un douloureux message. *Il y avait un malade du nom de Lazare, de la bourgade de Béthanie, où demeuraient Marie et Marthe sa sœur. Marie était celle qui répandit des parfums sur le Seigneur et lui essuya les pieds avec ses cheveux. Le malade était son frère* <sup>2</sup>. Voilà les amis de Jésus. Le Fils de Dieu a si bien pris notre nature, il

<sup>1</sup> Matt., XIX, 16.

<sup>2</sup> Joan., XI, 1, 2.

est si réellement devenu nôtre, qu'il partage avec nous les charmes bienfaisants de l'amitié. Il aime tous les hommes, qu'il est venu sauver et qu'il appelle « ses frères » ; il a des réserves d'amour pour ses plus mortels ennemis ; les crimes et les malheurs de Jérusalem lui arrachent des larmes ; rien n'est indifférent pour le Dieu qui vit, souffre et meurt pour nous. Mais si son amour se répand sur tous, il n'a pas en tous une égale intensité. Là où le fleuve trouve un lit plus large, il s'y repose plus tranquillement ; où les âmes sont mieux disposées, le Divin Cœur se fait plus tendrement aimant. Ainsi est la famille de Béthanie. Tous y sont saints et dévoués au Sauveur, et, quand Israël entier le repousse, la maïon de Lazare devient son plus continuel refuge. Marthe est vive, alerte, toujours en action, pleine pour le Maître d'une sollicitude que rien ne déconcerte ni ne lasse. Marie est la convertie que la méditation absorbe, que l'amour presse, et qui ne se plaît qu'aux pieds du Sauveur. Son nom veut dire : « illuminatrice » comme celui de Marthe signifie : « action », comme celui de Lazare signifie : « secours apporté par Dieu » : noms prophétiques où sont admirablement dépeints ceux qui les portent. Tels sont les amis de Jésus : tels doivent être les nôtres, car si les amitiés nous sont permises et salutaires, c'est à la condition que nous y trouverons lumière, activité sainte et secours pour notre âme ; à la condition surtout que Dieu en sera le lien et que son amour dominera et régira en nous tous les autres.

Nous étonnerons-nous des larmes que l'on verse à Béthanie, des angoisses qui étreignent les cœurs d'amis si affectionnés ? Ce serait bien peu connaître à quelle condition on aime Jésus et on en est aimé. Jésus n'est-il pas « l'Homme de douleurs » ? Et ne devons-nous pas

partager ses tristesses? N'est-ce pas au Calvaire, durant l'épreuve, que nous nous unissons à lui, pour partager ensuite les mêmes gloires et les mêmes joies de sa Résurrection? Au lieu donc de nous étonner et de nous scandaliser des épreuves que subissent les amis de Jésus, c'est leur constante prospérité qui aurait lieu de nous surprendre. Si, l'homme religieux souffre c'est que l'épreuve lui est bonne et que Dieu la lui donne comme la sauvegarde de sa vertu. Si Lazare est malade et meurt, c'est que la gloire de Dieu et sa propre gloire doivent germer dans son sépulcre.

C'est l'issue heureuse de la douleur, mais auparavant c'est l'heure des larmes. Elles étaient amères à Béthanie, mais elles étaient confiantes. Les sœurs du malade envoient un message à Jésus : *Seigneur, celui que vous aimez est malade*<sup>1</sup>, exprimant dans ces simples mots d'admirables sentiments de foi, de confiance et d'amour. Elles sont si assurées du cœur de leur Céleste Ami qu'il doit lui suffire de connaître leur détresse et le danger où est tombé son ami, pour le secourir. Nul besoin de longues prières, ou des cris suppliants que d'autres fontentendre, ni des pressants appels des malades ordinaires. Voir « son ami » sur une couche de douleur et de mort, c'est pour Jésus voler à son secours et le sauver.

Mais, que souvent nos pensées diffèrent de celles de Dieu! Jésus demeure au lieu où il était et se contente de répondre aux messages des deux sœurs : *Cette maladie n'est pas pour la mort, mais pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu soit glorifié par elle*<sup>2</sup>. Jésus a dessein, si près de ses humiliations et de

<sup>1</sup> Joan., XI, 3.

<sup>2</sup> Joan., XI, 4.

sa mort, de donner aux Juifs et au monde l'une des plus éclatantes preuves de sa Divinité dans la résurrection de Lazare. Non seulement il le laissera mourir, mais il veut n'avoir plus devant Lui qu'un cadavre en putréfaction, et que durant quatre jours, la foule des Juifs affirme par ses lamentations funèbres la réalité du trépas. Dès sa réponse aux messagers de Marie et de Marthe, nous entrevoyons clairement sa Divinité. Si cette maladie « n'est pas pour la mort », alors que meurt Lazare, c'est donc que Jésus va le ressusciter? Et s'il le ressuscite, c'est donc qu'il est Dieu, maître comme est Dieu seul des pouvoirs sur la mort et des puissances sur la vie? Il confond sa gloire avec celle de son Père, car lui et le Père, n'ayant qu'une même Divinité n'en ont aussi qu'un rayonnement unique.

Lazare mourra donc, car sa mort est nécessaire à la manifestation de la Divinité de Jésus-Christ, et les larmes versées à son sépulcre seront plus que compensées par les joies de son retour à la vie. Ainsi Dieu sait unir sa gloire au salut de ceux qu'il aime, et quand il semble nous délaisser c'est alors que son secours est plus proche et plus magnifique. *Jésus aimait Marthe et sa sœur Marie et Lazare, alors même que, malgré l'annonce de sa maladie, il demeura deux jours au lieu où il était*<sup>1</sup>.

A Béthanie, l'angoisse était grande, mais la confiance plus grande encore que l'angoisse. Lazare se mourait, Jésus n'apparaissait pas, mais l'amour des sœurs et leur espoir demeuraient inébranlables, alors même qu'ignorant les grands desseins de Jésus, elles ne s'expliquaient pas son absence.

<sup>1</sup> Joan., XI, 5, 6.

Quand les jours se furent prolongés pour que la mort de Lazare devint un fait connu de Jérusalem entière, Jésus annonça à ses Apôtres son intention de se rendre en Judée. *Il dit à ses disciples : retournons en Judée*<sup>1</sup>. Cette seule annonce les terrifia. Jésus avait été excommunié par le Sanhédrin, sa mort était résolue ; déjà, à son dernier séjour, la fureur de ses ennemis s'était portée aux pires violences : retourner au milieu d'eux c'était aller à une mort certaine, et si les douze redoutaient cette mort pour leur Maître, ils tremblaient au moins autant pour leur propre vie. Ces hommes qui devaient un jour affronter les attaques du monde entier, étaient maintenant encore laissés à leur timidité native, car tout dans leur apostolat futur devait être l'œuvre de Dieu. Jusqu'au jour de leur divine force, Jésus prenait soin de ménager leur faiblesse ; quand ils lui eurent dit, tout tremblants : *Maître, il n'y a qu'un moment les Juifs cherchaient à vous lapider, et vous songez à retourner au milieu d'eux*<sup>2</sup> ? Jésus leur fit apparaître sa divine et invincible puissance. Sans doute, comme il le leur a déjà prédit, il souffrira et mourra, mais pas avant que sa souveraine volonté ne donne à la mort la permission de l'atteindre ; car, sa carrière entière, comme un jour complet, doit s'écouler en pleine assurance avant que s'étende sur lui l'ombre sanglante de sa Passion. *N'y a-t-il pas douze heures dans le jour ? Quiconque marche durant le jour ne se heurte à aucun obstacle parce qu'il voit la lumière. Il ne tombe que quand il s'avance au sein des ténèbres, parce que la lumière n'est plus avec lui*<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Joan., XI, 7.

<sup>2</sup> Joan., XI, 8.

<sup>3</sup> Joan., XI, 9, 10.

Les douze ne furent pas rassurés et un mot que Jésus ajouta et qu'ils comprirent mal leur fit réitérer leur supplication. Jésus leur avait dit : *Lazare notre ami dort, mais je pars afin de le réveiller de son sommeil*<sup>1</sup>. Le mot était sublime sur les lèvres de l'Homme-Dieu. Depuis sa venue sur la terre, son expiation, son sacrifice, sa vivifiante mort, sa résurrection, exemplaire de la nôtre, la mort dans le sens funèbre de ce mot n'existe plus ; « la mort est dévorée par la Vie », elle n'est plus qu'un « sommeil » et nous appellerons « dortoir » le lieu où nous déposons pour un temps la dépouille de nos défunts. Le « réveil » de Lazare était dans la pensée du Sauveur, la première annonce et l'image de la résurrection des morts à la fin du monde. Ce mot : « Je pars pour le réveiller » est merveilleux encore à nous exprimer la toute-puissance de Dieu qui la prononce, et qui tire aussi facilement un mort de son tombeau que nous un endormi de sa couche. L'esprit toujours lent à comprendre des Apôtres ne s'éleva pas à ces hauts mystères. Pour eux le sommeil de Lazare était l'heureux assoupissement prélude d'une guérison, et ils se hâtèrent d'y trouver un prétexte pour renoncer à un voyage périlleux : *Seigneur, dirent-ils, s'il dort, le voilà sauvé*<sup>2</sup>. Jésus alors leur découvrit, avec la mort du malade, le grand œuvre que cette mort lui donnerait occasion d'accomplir. *Lazare est mort. Pour vous et l'affermissement de votre foi je suis heureux de n'avoir point été là*<sup>3</sup>. Jésus parlait à la fois en homme et en Dieu. Dans ces mots : « Je suis heureux de n'avoir point été là », il suivait nos manières de dire, comme si secourir

<sup>1</sup> Joan., XI, 11.

<sup>2</sup> Joan., XI, 12-13.

<sup>3</sup> Joan., XI, 14-15.

Lazare eût exigé qu'il fut présent. Mais l'annonce du miracle le montrait Dieu, dans la pleine puissance que Dieu et Dieu seul a sur la mort. Et ce n'est pas seulement la foi des Apôtres, mais la nôtre et celle de tous les siècles qui trouvent dans la résurrection de Lazare son inébranlable fondement.

*Allons à lui*, venait de dire Jésus. Il n'y avait plus à hésiter ni à reculer. Thomas, le plus craintif des douze, en attendant qu'il en fut le plus intrépide, le comprit et dit aux autres : *Allons y nous-mêmes ! et mourons avec lui*<sup>1</sup>. Était-ce une parole de vaillance, jaillie subitement de l'amour qui l'enchaînait à son Maître ? N'était-ce pas plutôt le mot d'une résignation douloureuse ? Quoiqu'il en puisse être, Thomas fut suivi et la troupe précédée par Jésus quitta la Pérée, franchit le Jourdain, et après un jour de marche, arriva en vue de Béthanie.

II. — Aux approches du village, on vint lui dire que Lazare était mort depuis quatre jours. Comme la famille était l'une des plus considérables du pays et entretenait avec Jérusalem des relations opulentes et nombreuses, les funérailles s'étaient faites en grande pompe. Les Juifs y étaient venus en foule ; durant trois jours, le sépulcre avait été assiégé par la multitude ; les lamentations funèbres n'avaient cessé d'y retentir, et au quatrième de nombreux amis restaient encore autour des deux sœurs éplorées. Au moment où Jésus approchait, Marie était à la maison, toute entière plongée dans son deuil et plus encore dans le désir de revoir l'Ami divin en qui elle ne cessait d'espérer. Marthe toujours agissante était sortie au dehors interrogeant du regard la route qui du

Joan., XI, 16.

Jourdain montait à Béthanie. La première elle reçut la nouvelle que le Sauveur approchait et courut à lui. *Beaucoup de Juifs s'étaient rendus près de Marthe et de Marie pour les consoler de la perte de leur frère. Marthe ayant appris l'arrivée de Jésus alla au devant de lui. Marie resta assise à la maison*<sup>1</sup>. Marthe n'avait pas jugé prudent de divulguer la venue du Sauveur devant tant de Juifs ou suspects, ou hostiles, et seule elle l'aborda. *Seigneur, lui dit-elle, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort. Mais je sais que même à présent Dieu vous accordera tout ce que vous lui demanderez*<sup>2</sup>. Modèle d'une douleur chrétienne, digne et calme, éloignée des démonstrations désordonnées et des cris messéants qui souvent déshonorent les nôtres, Marthe ne l'est guère au point de vue de la foi. Elle nous montrera tout à l'heure qu'elle croit en la divinité de Jésus, mais l'état de décomposition où quatre jours de mort ont réduit Lazare semble l'impressionner au point de croire impossible une telle résurrection, Jésus, lui semble-t-il, n'y saurait suffire sans que sa puissance soit soutenue de celle de son Père dans les Cieux. Un acte de foi si imparfait ne fut pas laissé sans redressement. Mais, comme toujours, Jésus procéda par degrés et rappela peu à peu Marthe à une confession franche et entière de sa Divinité. *Jésus lui répondit : ton frère ressuscitera*<sup>3</sup>.

C'était une première annonce du miracle qui allait s'accomplir ; mais un doute vint à Marthe : Jésus, peut-être, ne lui faisait entrevoir que la résurrection générale et ne lui donnait ainsi que la consolation commune.

<sup>1</sup> Joan., XI, 17, 18, 19 20.

<sup>2</sup> Joan., XI, 21, 22.

<sup>3</sup> Joan., XI, 23.

*Je sais que mon frère ressuscitera comme tous les autres au dernier jour*<sup>1</sup>. Jésus alors déchire tous les voiles, coupe court à toutes les incertitudes et se montre Dieu<sup>2</sup>. *Je suis, moi, la Résurrection et la vie*<sup>2</sup>. Je suis l'Être Essentiel, « Celui qui est », qui n'emprunte la vie de nulle part, mais qui la possède en soi, ou plutôt qui est cette Vie elle-même. Et de même que la lumière change en lumière tout ce qu'elle touche, Celui qui est la Vie communique à son gré l'être, le mouvement et la vie, hors de soi, à qui il lui plaît. Comme il fait jaillir la vie du néant même, bien plus encore peut-il la tirer du sépulcre. *Celui qui croit en moi, quand il serait mort il vivra. Et celui qui vit et croit en moi, ne mourra point à jamais*<sup>3</sup>. Ce que nous appelons mort n'est qu'un sommeil que doit suivre la résurrection et l'éternelle vie de l'âme et du corps, glorieusement réunis pour ne plus se quitter. Un Dieu seul peut faire ces choses. *Marthe, le crois-tu ainsi ?* Il suffit de ces mots pour que Marthe se ressaisisse et revienne à sa foi de toujours : *Oui, Seigneur, s'écriait-elle, je crois que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant qui êtes venu en ce monde*<sup>4</sup>. A ce coup l'acte de foi est complet, embrassant les deux natures hypostatiquement unies en une seule Personne Divine, confessant l'œuvre de la Rédemption accomplie en ce monde par le « Christ » c'est-à-dire par un Homme expiateur et Sauveur, par « le Fils de Dieu » c'est-à-dire par un Dieu.

*Après ces paroles ; elle s'éloigna et vint dire tout*

<sup>1</sup> Joan., XI, 24.

<sup>2</sup> Joan., XI, 25.

<sup>3</sup> Joan., XI, 26.

<sup>4</sup> Joan., XI, 26, 27.

*bas à sa sœur : « le Maître est là et il l'appelle »*<sup>1</sup>. « Tout bas » car elle ne voulait pas révéler aux Juifs dont la maison était pleine la présence de Jésus. A cette seule annonce ils eussent frémi de colère et se fussent éloignés ; or, Dieu les voulait tous comme témoins du miracle, et c'est en obéissant à leur insu à cette volonté divine qu'ils suivirent Marie et allèrent à Jésus. *Dès que Marthe lui eut parlé, Marie se leva aussitôt et alla vers Jésus, qui n'était pas encore entré dans la bourgade, mais était resté au lieu où Marthe l'avait rencontré*<sup>2</sup>.

Ainsi devons-nous nous-mêmes aller à Jésus : promptement, sans langueur, sans calcul, au premier appel de sa grâce.

Marie ne semble pas subir, comme Marthe, une sorte d'incertitude et comme un brouillard atténuant l'éclat de sa foi. Elle se jette aux pieds du Sauveur et l'adore. *Arrivée à l'endroit où se tenait Jésus, dès qu'elle le vit, elle se jeta à ses pieds*<sup>3</sup>. Cette muette adoration n'était pas seulement un acte de foi, elle était de plus un acte de grand courage. C'est devant les Juifs, dédaigneux ou hostiles, qu'elle l'accomplit, car les Juifs l'avaient tous suivie : *Les Juifs qui étaient avec Marie dans la maison pour la consoler, la voyant se lever et s'éloigner en hâte se dirent que sans doute elle allait pleurer au tombeau et ils la suivirent*<sup>4</sup>. Fondant en larmes, prosternée aux pieds divins, la sœur de Lazare ne trouva, au milieu de ses sanglots, que la phrase qu'avait dite

<sup>1</sup> Joan., XI, 28.

<sup>2</sup> Joan., XI, 29, 30.

<sup>3</sup> Joan., XI, 30, 31.

Joan., XI, 32.

Marthe : *Seigneur si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort !* Jésus avait éclairé Marthe, il ne le fit point pour Marie car celle-ci n'en avait pas le même besoin, et Jésus ne voulait rien dire aux Juifs, indignes d'une lumière dont ils ne faisaient qu'abuser.

D'ailleurs, si tout à l'heure il se révèle comme Dieu, il lui plaît ici de faire surtout apparaître sa nature humaine, dans sa plus touchante réalité. Il partage nos tristesses, il subit nos troubles, il va jusqu'à nos frémissements, ou d'indignation ou de douleur. Sans doute c'est en Homme-Dieu qu'il frémit, qu'il se trouble et qu'il pleure, c'est-à-dire que ces émotions ne bouleversent sa sainte âme que par sa volonté expresse et qu'elles n'y entrent pas de force comme dans la nôtre; mais enfin ces émotions sont véritables, encore qu'elles ne fassent que suivre l'acte formel de la volonté. *Voyant pleurer Marie, voyant les Juifs qui l'accompagnaient pleurer avec elle, Jésus frémit en son esprit et se troubla lui-même*<sup>1</sup>. Ainsi nous apparaît-il constamment : Dieu et homme : souffrant comme homme, opérant des miracles comme Dieu ; triste, troublé, plein de larmes, mais causant lui-même ce trouble et amenant lui-même ces larmes à son cœur et de son cœur à ses yeux. Et sur qui verse-t-il ces larmes ? Sur Lazare « son ami ? » Oui, sans doute. Sur Lazare seulement ? Non certes.

Une plus vaste tombe et dans cette tombe un cadavre plus désespéré sont devant le regard du Sauveur. C'est le genre humain tout entier, sa chute, sa misère, sa désolation profonde, les maux qui le travaillent, l'éternelle perdition à laquelle ses crimes l'ont condamné, que Jésus pleure. Jésus se trouble devant une si suprême

<sup>1</sup> Joan., XI, 33.

misère, et aussi devant les douleurs et les humiliations que lui coûteront le rachat de ce coupable et la résurrection de ce mort. Au trouble et aux larmes, se joint le « frémissement »<sup>1</sup>. C'est l'indignation qui le fait naître : Jésus voit le démon et le péché s'acharner sur leur victime et la torturer jusque dans l'horreur du sépulcre. Tout est, dans cette scène, désolation et terreur. Les larmes s'échappent de tous les yeux, les Juifs eux-mêmes semblent oublier un instant leur haine homicide pour pleurer avec Jésus. Et l'horreur redouble quand Jésus s'avance vers le sépulcre et témoigne vouloir revoir celui qui y gît depuis quatre jours. *Où l'avez-vous mis, dit-il ? — Seigneur, lui répond-on, venez et voyez. Et Jésus pleura*<sup>2</sup>. Tout semble si désespéré que les larmes ont étouffé ce qui pouvait rester d'espérance. Les Juifs admirent l'amour du Sauveur pour Lazare : *Voyez comme il l'aimait ! disent-ils*. Mais l'idée qu'il le peut et le va ressusciter ne leur vient pas. Eux qui ont contemplé tant de miracles, qui tout récemment ont assisté au miracle de l'Aveugle-né, ne songent pas à la possibilité de ressusciter un mort qui, depuis quatre jours se décompose dans son sépulcre. Tout au plus Jésus eut pu l'empêcher de mourir ; mais le ressusciter serait d'une telle puissance qu'ils ne veulent pas la lui attribuer. *Il y en eut qui dirent : « Ne pouvait-il pas l'empêcher de mourir, lui qui a ouvert les yeux de l'Aveugle-né ? »* Marthe elle-même sent s'ébranler sa confiance et s'oppose à ce que l'affreux spectacle du cadavre en putréfaction soit offert aux yeux du Sauveur. *Frémissant de nouveau en lui-même Jésus s'avança*

<sup>1</sup> Joan., XI, 33.

<sup>2</sup> Joan., XI, 34, 35.

<sup>3</sup> Joan., XI, 36, 37.

au sépulcre. C'était une grotte creusée dans le rocher et fermée par une pierre. — Otez la pierre, dit Jésus. — Marthe, la sœur du mort, s'écria : Maître, il sent déjà mauvais ; voilà quatre jours qu'il est là<sup>1</sup>.

Jésus frémit de nouveau en lui-même : comme pour nous faire mieux comprendre l'extrémité horrible où le péché a réduit tous les hommes, dont Lazare est ici le représentant et l'image. Mort, sépulcre, corruption fétide, dégoût et horreur : voilà où nous fait aboutir le péché.

Ces quatre jours de mort signifient les quatre prévarications du genre humain après sa chute. Une première fois il meurt au Paradis terrestre. Une seconde quand il viole la loi naturelle. Une troisième quand il enfreint le Décalogue écrit et promulgué au Sinaï. Une quatrième quand il foule aux pieds les Préceptes de l'Évangile et rend vaine et inefficace la grâce du Rédempteur.

Concevons donc la désolation universelle, mais « ne pleurons pas comme ceux qui n'ont plus d'espérance ». Si Lazare tombe en pourriture, si le genre humain gît dans le sépulcre de son péché : un Rédempteur s'avance vers cette tombe. Si tout espoir humain est perdu, nous le retrouvons dans le Dieu-Sauveur, à la puissance duquel rien ne résiste. A Marthe qui ne veut pas même que Jésus souille son regard de la vue du cadavre en pourriture, Jésus répond : « Ne t'ai-je pas assuré que si tu crois tu verras la gloire de Dieu<sup>2</sup> ? ».

Voilà Dieu au sépulcre, voilà la Rédemption et le salut.

<sup>1</sup> Joan., XI, 38-39.

<sup>2</sup> Joan., XI, 40.

III. — Autant le miracle de la résurrection de Lazare devait avoir de retentissement et donner à sa Divinité l'une de ses plus éclatantes preuves, autant Jésus-Christ prit soin d'en mettre l'authenticité hors de toute atteinte. Non seulement il laisse mourir Lazare loin de lui, mais il met quatre jours d'intervalle entre le jour de la mort et celui de son arrivée. Les Juifs sont venus en grand nombre à ses funérailles, et en grand nombre encore Jésus les trouve à Béthanie partageant le deuil des deux sœurs. Comment nieraient-ils la mort de Lazare ? Comment la nieraient-ils devant le cadavre dont la décomposition les remplit d'une fétide odeur de corruption ? Eux-mêmes conduisent Jésus au sépulcre, eux-mêmes roulent la pierre qui le ferme. Ils seront là tous quand Lazare plein de vie en sortira ; ils le verront entouré encore des bandelettes et couvert du suaire. Aussi dans l'impossibilité où ils seront de nier, ils pousseront dans quelques jours leur folie sanguinaire jusqu'à vouloir tuer Lazare pour se débarrasser d'un témoin trop gênant de la Divinité de Jésus !

Mais approchons du Sépulcre où le grand miracle va s'accomplir. *Jésus levant les yeux au ciel : Mon Père, je vous rends grâce de ce que vous m'avez exaucé. Pour moi je savais bien que vous m'exaucez toujours, mais je parle ainsi à cause de ce peuple qui m'entourne afin qu'ils croient que vous m'avez envoyé*<sup>1</sup>.

Jésus prie donc son Père avant d'agir lui-même en Dieu ? Pourquoi voudrions-nous qu'il ne le priât pas ? Et en quoi la prière de Jésus infirme-t-elle sa Divinité ? Nous savons bien qu'il est homme en même temps

Joan., XI, 41, 42.

qu'il est Dieu, et que continuellement il fait les actes de l'homme en même temps qu'il manifeste les puissances de Dieu. D'ailleurs les termes mêmes de sa prière ne peuvent convenir qu'à un Homme-Dieu. « Je savais que vous m'exaucez toujours. » Quelle créature peut ainsi se dire assurée de la volonté de Dieu ? Quel autre qu'un Fils consubstantiel à son Père peut revendiquer une identité semblable de volonté ? S'il prie son Père, il en donne la raison : c'est afin que nous sachions quel lien l'attache à Dieu son Père, comment il opère tout en communauté de volonté avec son Père, et comment sa venue sur la terre et la mission qu'il y est venu remplir n'a d'autre cause qu'un commun vouloir.

Mais de plus, en tout ce qu'il fait Jésus-Christ veut être notre modèle. Comme lui nous devons prier. Comme lui pour prier, nous élèverons nos yeux vers le ciel. Comme lui enfin nous rendrons grâces. Et sa prière avant de ressusciter Lazare sera le modèle de la nôtre, quand nous voudrons sortir du fond de nos misères et ressusciter à la vie.

Sa prière achevée *Jésus cria d'une voix forte : « Lazare, sortez ! »*

*Et le mort sortit aussitôt les pieds et les mains liés de bandelettes et le visage enveloppé d'un linge. — Déliez-le, dit Jésus, et laissez-le aller*<sup>2</sup>.

Le Psalmiste avait mille ans d'avance célébré la « voix » de Dieu ; voix de magnificence et de force, voix de grandeur et puissance, et Jésus avait dit lui-même : « l'heure vient où les morts dans leurs tombeaux entendront la voix du Fils de l'Homme, et tous ceux qui l'en-

<sup>1</sup> Joan., XI, 43.

<sup>2</sup> Joan., XI, 44.

tendront, vivront ». C'est cette voix éclatante que vient d'entendre Lazare ; c'est cette même voix qui, à la fin du monde, ressuscitera le genre humain tout entier. C'est elle aussi qui si souvent réveille le pécheur du fond de son crime où il dort comme dans un tombeau. Et quand le cri a été poussé : « Lazare, sortez », quand la conscience a parlé et que la confession des péchés est faite, c'est la résurrection d'un mort aux splendeurs de la vie surnaturelle.

*Statim* dit l'Evangile. C'est soudain que le mort sort de son sépulcre. Les œuvres de Dieu gardent dans une instantanéité puissante la marque du Maître qui commande et veut être sans retard obéi. Telle sera la résurrection générale, rapide comme la pensée, instantanée « comme le clin d'œil », comme l'éclair. Si Dieu a créé et organisé l'univers par degrés, par périodes successives, c'est pour donner à l'homme la leçon d'un travail patient et réglé. A la fin du monde, rien de tel. Dieu y déploie d'un coup toute sa force, et le genre humain sort de sa poussière au premier cri qui est poussé. « Clamor factus est, exite ! » « Le cri vient de retentir, sortez » !

Jésus eut pu ne faire apparaître Lazare que dans le complet appareil de la vie : il lui laisse au contraire la lugubre livrée de la mort. *Le mort sortit soudain les pieds et les mains liés de bandelettes et le visage enveloppé d'un linge*<sup>1</sup>. Il fallait donner aux Juifs, témoins du miracle, une preuve nouvelle de son authenticité et enlever à leur malice jusqu'à la pensée d'une supposition : c'est bien là le mort dont ils ont vu quatre jours auparavant l'ensevelissement.

<sup>1</sup> Joan., XI, 44.